

## Extrait des carnets de Paul MANIEZ PG 14446 stalag VI A

Avertissement : ce document concernant Paul MANIEZ est la propriété exclusive de ses fils. Il ne peut être copié, reproduit, dupliqué et /ou diffusé sans l'accord express et formel de Jean Paul MANIEZ (Article 9 du Code Civil sur le droit à l'image et article 226-1 du Code Pénal).

### Chapitre 8: LA LIBERATION

Le 1er avril 1945, nous entrons dans un nouveau mois qui nous apportera la délivrance, si nous sommes préservés du danger, après 58 mois de captivité, presque 5 années! Quelle joie ce sera pour nous après cette attente interminable d'être rendu à la liberté! C'est aussi la fête de Pâques. Nous devions aller à la messe de 10h, à la chapelle, mais des ordres sont arrivés le matin. Il est annoncé une grande alerte avec interdiction absolue de sortir. La messe se fera donc dans la cour du ko. Nous y assistons assez nombreux et nous faisons nos Pâques. L'après-midi, des petits groupes de prisonniers passent encore sur la route mais l'activité est assez réduite et la circulation également. Un dépôt d'essence est installé dans notre abri. Le soir, alors que je suis couché, j'entends soudain des cris furieux: c'est l'adjutant qui fait sortir tout le monde dans la cour à coups de crosse. La raison est que depuis trois nuits, des prisonniers avaient percé un trou dans le mur des cabinets et sortaient la nuit pour aller dans les champs voler des pommes de terre dans un silo.

La 3ème nuit déjà, il y avait eu des coups de feu. Tout cela avait fait réfléchir ceux qui avaient encore envie d'y aller. Mais la quatrième nuit, ils étaient partis trop tôt et les civils de la maison d'en face n'étaient pas couchés. Aux cabinets, il y avait la queue pour sortir par le trou, et tout à coup, on entend des coups de feu. C'était un S.A de la maison d'en face qui tirait et qui ensuite est allé prévenir le poste. Les sentinelles se sont précipitées vers le trou des cabinets et ont arrêté 5 prisonniers qui n'avaient pas eu le temps de rentrer. Certains seront même roués de coups!

Nous sommes donc dans la cour et on nous fait rentrer un par un pour nous compter. Il en manque encore 5. L'homme de confiance part alors avec une sentinelle pour les rechercher. Il les retrouve et les ramène au ko.

Lundi 2 avril, nous avons appel à 9h. Ceux qui ont été pris hier doivent sortir des rangs et partent, je crois, en corvée. Le matin, on entend le canon bien près. On entend

le départ des obus et leur arrivée, et cela tout autour de nous. L'étau se resserre. Ils ne doivent plus être très loin.

Mardi, mercredi, et jeudi, c'est la même chose. On attend. Que c'est long!!!! Que c'est long quand même, quand on sait que la délivrance est là à quelques kms.

Les jours passent et on ne voit rien venir. En plus de ça, c'est la faim qui nous tenaille, car la soupe est de plus en plus légère et d'être ainsi à ne rien faire on a toujours faim.

Jeudi après-midi, le canon tire. Quelques obus sont tombés tout près, dont un sur le village. Nous sommes sur le front. Une centaine de ceux qui étaient arrivés à notre ko vont partir demain pour MEGGEN.

Vendredi 6 avril 1945, à 1h30 du matin, nous sommes réveillés en sursaut. Un obus vient de tomber à 30 m de notre ko. Des éclats ont même traversé la paroi mais tout le monde est sain et sauf. Nous entendons ensuite plusieurs autres coups. Cela dure longtemps, mais les coups sont beaucoup plus éloignés. La journée est calme. Le temps est maussade et pluvieux ce qui n'active pas les opérations.

Ce midi, des tracts ont été jetés. Plusieurs d'entre nous ont pu en ramasser. Les tracts datent du 1er avril et nous montrent où en sont les opérations sur le front ce jour là. Nous sommes sur le bord d'un vaste cercle d'environ 100kms sur 140kms où sont encore disposés 100.000 hommes et une armée de chars. Nous laissera-t-on là, ou nous fera-t-on encore reculer dans l'intérieur? C'est ce qu'on ignore.

Samedi 7 avril à 0h30 du matin, l'artillerie se remet à tirer. Deux obus tombent tout près, puis un troisième juste en face de la baraque. Le plafond s'écroule alors sur moi. Je regarde et je vois un trou béant juste au dessus de mon lit. Par chance, cet éclat n'est pas tombé et est resté encastré dans le plafond, car il avait déjà traversé la toiture. Il y a également un deuxième trou dans le mur en face de mon lit. Sur le coup je n'ai pas bougé, mais cela me donne des ailes. Je m'habille et sort car les portes sont ouvertes. J'en profite pour aller me ravitailler en rutabagas.

Le tir dure jusqu'à 6h du matin. J'allume la chaudière et nous nous lavons en entier, *Maurice* et moi. Je fais ma lessive puis je vais à la corvée de bois pour la cuisine. Là, nous sommes sur une petite hauteur et comme les canons se remettent à tirer, nous voyons les obus tomber à quelques kms de nous. Un véritable nuage de fumée s'élève de quelques petits villages qui sont complètement détruits.

Vers midi le tir se rapproche de nous. Des pièces Allemandes, qui sont derrière nous, répondent par quelques coups isolés. Des avions observent le tir. L'après midi le tir est plus calme. Par moments on entend quelques rafales de mitrailleuses. Nous ne sommes guère éloignés des alliés de plus de 6 à 8kms seulement. Le soir, au rassemblement, le

lieutenant nous engage à passer la nuit à l'abri. Il nous dit que le moment est grave et après 5 années de captivité nous devons songer à préserver notre vie. Ce serait une bêtise de faire le fanfaron et de nous exposer inutilement. Les uns iront à l'abri habituel et les autres aux abris du camp des "arbeits front".

Le soir, lorsque la nuit est tombée, une grande partie s'y rend. L'artillerie Américaine tire sur le village par moment. Tout le monde reflue dans l'abri car les obus tombent très près. Ceux qui sont dans le fond manquent d'air car il n'y a qu'une entrée. Mon camarade et moi sommes placés près de l'entrée. Nous avons bien froid et il est impossible de se réchauffer car il a gelé blanc.

Dimanche 8 avril vers 3h, comme les canons se sont calmés, je reviens dormir à la baraque. Vers 7h je me lève, il y a un beau brouillard ce qui fait que le front est calme. On se dépêche de se préparer. On casse la croûte puis aussitôt que le temps s'éclaircit, on part à l'abri. Le canon se met à tonner. Fusants et percutants se mettent à pleuvoir tandis que deux coucous observent et dirigent le tir. L'artillerie Allemande répond, mais très rarement, car les coucous les repèrent et les avions lâchent leurs bombes et mitraillent.

A midi, mon camarade et moi allons à la soupe puis aussitôt retournons à l'abri. La maison du cantinier brûle l'après midi. On entend les tanks qui tirent puis les mitrailleuses et mitraillettes se mettent en action.

A 5h, les 2 villages devant nous sont pris. Les tanks montent dans les bois et les champs. Nous voyons les Allemands sortir du petit bois et se sauver en courant et se retournant de temps en temps.

Les Américains sont à 500m de nous! Le soir je redescends à la soupe et retourne à l'abri en ramenant la soupe à mon camarade qui est resté pour garder nos affaires.

Toute la nuit l'artillerie tire. Par moment c'est même dur pour certains dans l'abri. Les obus tombent partout. Ce sont même des obus incendiaires et au phosphore. Un obus tombe juste au-dessus de l'entrée. Les cailloux giclent dans l'entrée. Une pièce Allemande placée juste au dessus du ko répond. D'autres, plus en arrière, tirent aussi. Des canons antichars sont pointés au-dessus de l'abri. La troupe prend position dans le bois en face du ko.

Le matin, on descend prendre le café. La maison du S.A en face du ko n'a plus de toiture. Des obus sont tombés autour du ko. Un gros éclat a encore traversé le plafond au-dessus de mon lit. Partout les murs sont percés. L'adjudant est parti. C'est une chance que plus personne ne s'occupe de nous faire évacuer.

Les sentinelles ont abandonné leurs armes et se tiennent terrées dans l'abri des civils. Nous remontons à l'abri. Il y a du brouillard. Les Américains en ont profité pour s'infiltrer dans le bois à côté du ko où il y a la

chapelle. On fait les cent pas devant l'abri pour se réchauffer. Le brouillard est à peine dissipé que le coucou est là.

Les armes légères commencent à crépiter. Les tanks avancent et tirent. Une fusillade crépite dans le bois puis les Allemands se sauvent. L'abri est bondé. C'est très dur de tenir vu le manque d'air.

Les Américains tirent dans la direction du bois qui se trouve de l'autre côté du ko sur la crête, puis s'emparent du village. Deux d'entre eux se dirigent dans la direction du ko. L'homme de confiance sort alors en agitant un drapeau blanc. La jonction est faite. NOUS SOMMES LIBERES!!

Ceux qui étaient dans la cave remontent et signalent 12 soldats Allemands qui s'y étaient réfugiés. Les Américains y vont et les font prisonniers. C'est alors que tous ceux qui étaient dans les abris peuvent sortir et regagner le ko. Nous voyons les soldats et les saluons du salut de "DE GAULLE".

Une grande émotion s'est emparée de nous tous. J'en ai les larmes aux yeux. Certains chantent, d'autres s'embrassent et se serrent la main. Après 5 années de souffrances voilà nos misères terminées, et bientôt nous aurons la joie de revoir tous les nôtres!

Nous faisons signe aux soldats Américains d'aller à l'abri des civils juste en face du ko. L'un d'entre eux rentre dedans tandis que l'autre se tient au coin, prêt à tirer, mais aucune résistance n'est faite. Nous voyons les sentinelles sortir avec le drapeau blanc, puis les civils. Nos sentinelles sont aussitôt emmenées.

A 12h15, nous venons d'être libérés et c'est l'heure de la soupe. Elle a été faite par des Français, ces derniers jours sous les obus. Rendons honneur à leur courage!

Les Américains fouillent la maison du S.A et trouvent des armes et l'uniforme, mais lui n'est plus là depuis deux jours. Sa femme et son fils veulent rentrer dans leur maison mais ils n'ont le droit de prendre que quelques affaires et de ressortir aussitôt.

Nous apprenons que le fils a été fusillé. Des civils sont rassemblés dans l'église. Des soldats les font sortir. Au moment où passe une douzaine de prisonniers Allemands, les mains sur la tête, un civil jette une grenade. Un Américain est tué et 2 autres blessés. Les soldats Américains accourent, font une rafle parmi les civils les plus près et les fusillent sur le champ. Il y a interdiction absolue aux civils de circuler. A la maison de l'autre S.A, il s'est sauvé aussi. Sa femme est fusillée.

Après la soupe, on nous apprend que nous devons nous tenir prêts à partir. Vers le soir, avec un camarade, nous partons pour chercher un petit chariot afin d'y mettre nos bagages: ce qui irait mieux pour faire la route.

On se rend au camp de l'"arbeit" et on trouve un chariot, mais c'est très dangereux car l'artillerie Allemande maintenant répond à plein rendement. Des fusants éclatent un peu partout. Nous sommes obligés de nous abriter. Nous revenons et chargeons la voiture, mais voilà des Polonais qui viennent la réclamer. On la rend. Nous voilà repartis cette fois dans le village à la recherche d'une autre. On rentre dans les maisons comme chez soi. Si on a besoin de quoi que ce soit les soldats Américains nous le font donner.

Enfin, on réussit à réparer une petite remorque chez le boucher. On se procure 1kg de viande contre 2 savons Américains. Le village est bien endommagé. Les obus sont tombés partout. Les Allemands recommencent à tirer et cela éclate un peu partout.

Sur la route, se trouvent encore des morts. Nous revenons au ko et apprenons qu'un petit village à 1km est pris. Là se trouve un gros marchand de vin. L'un d'entre nous s'y rend et rapporte 8 bouteilles! Nous fêtons notre délivrance en buvant du vin. Nous mangeons la viande avec des pommes de terre.

A 6h nous avons rassemblement et on nous apprend que nous ne partons pas ce soir, car la route n'est pas encore assez dégagée. Nous devons passer la nuit dans l'abri. Mais nous, nous préférons dormir dehors sur des couvertures.

Après après 2heures de sommeil, impossible de dormir car une batterie qui se trouve à 1km tire toute la nuit sans interruption. Le matin on revient au ko. Je me couche un moment puis on apprend qu'on part ce matin. Mon groupe part à 11h30. Nous sommes organisés en groupes de 30 avec un sergent ou un caporal, et partons à un quart d'heure d'intervalle.

Nous voici sur la route. Je quitte le ko après 3ans et demi. Au deuxième village traversé, nous touchons chacun une tartine avec du riz et du beurre. Que cela nous semble bon de manger du pain blanc!

Nous repartons et, après une montée, nous traversons OBERHUNDEM à 8kms. Ce village est bien démoli car les Allemands ont beaucoup résisté à cet endroit. Maintenant la route est mauvaise et monte en lacets pendant de nombreux kms. Arrivés en haut notre voiture a une roue démolie. Mais grâce à la complaisance de camarades, nous pouvons charger nos affaires sur la leur. Nous repartons, et tout le long de la route, nous croisons des convois d'autos. Les soldats nous saluent et jettent des cigarettes et des cigares.

Presque tous les ponts ont sauté, mais ceux de la route ont été rétablis. Par endroit, des rangées d'arbres ont été coupés pour barrer la route, mais ils ont été déblayés. Le soir tombe. Nous arrivons à AUE. Là, puisque nous avons encore 10kms à faire. Nous avons déjà parcouru 30kms et nous sommes épuisés. Nous décidons de rester là. On nous donne une maison où nous faisons la cuisine et nous nous couchons.

Mercredi 10 avril 1945 à 9h, nous repartons et nous arrivons à BERLEBURG où, à toutes les fenêtres des maisons, pendent des draps blancs. C'est une ville qui s'est déclarée "ville ouverte" et il n'y a pas eu de démolitions.

Arrivés à 40kms de notre ko, vers l'est de l'Allemagne, nous stationnons dans un pré en attendant. Le ravitaillement arrive. Nous touchons un pain pour deux ainsi que de la viande. Nous faisons la cuisine en plein air. Un de mes camarades a réquisitionné un nouveau petit chariot si jamais nous devons reprendre la route. Peu après, nous allons nous installer dans une maison. La situation est maintenant inversée. C'est nous qui occupons le village et sommes les maîtres. Près d'ici, les prisonniers n'ayant pas à manger, un ultimatum d'une heure a été donné au maire afin qu'il trouve à manger, sinon il est fusillé. On ne badine pas!

Jeudi 12 avril, certains de notre ko qui étaient partis plus tard nous ont rejoint. Un groupe n'a pas eu de chance. Au moment où ils traversaient un carrefour, les canons Allemands se sont mis à tirer sur le village. Un homme est décédé: il travaillait à la boucherie. Trois autres ont été atteints dont un grièvement.

Des obus sont aussi tombés en plein sur le ko. Quelle chance nous avons eu de partir l'après-midi! La maison où nous logeons est désignée pour servir de bureau pour le nouveau maire, l'autre ayant été détruite. Nous devons déménager! Une nouvelle maison nous est désignée. Les habitants ont un délai pour partir. Nous nous installons. Nous avons une chambre pour nous trois avec un lit. Nous touchons du ravitaillement et la ration des habitants. Nous faisons la cuisine nous même.

Vers le soir, des prisonniers de MONC arrivent. Ils sont partis dès qu'ils ont été libérés. Ils nous disent que deux Français qui étaient passés à l'ennemi et avaient endossé l'uniforme "S.S" ont essayé, mais en vain, de se cacher parmi les prisonniers. Ils ont été dénoncés et fusillés sur le champ.

MEGGEN, ville où se trouvait la mine où nous travaillions, a été prise mardi 10 avril à 16h. Le pont routier qui passait au-dessus de la voie de chemin de fer avait sauté mais les tanks n'ont pas été gênés car ils ont emprunté la voie ferrée.

Vendredi 13 avril, nous attendons, car, d'après la liaison que l'homme de confiance a établie avec les Américains, nous devrions partir en camion aujourd'hui ou demain. Ici nous avons de la bière à discrétion et nous pouvons sortir de 7h du matin à 7h du soir.

Samedi 14 avril, toujours la même situation. A 11h30 nous avons appel. L'adjudant nous dit que nous devons attendre les autorités Françaises pour nous rapatrier par camions. Si nous voulons partir, lui ne peut nous retenir de force, mais il nous avertit que celui qui partirait

s'exposerait à se faire arrêter en route et emmener dans un camp d'où il ne partirait que dans les derniers.

Pour la nourriture, il ne peut rien faire de plus. Nous ne touchons pas grand chose. Ce n'est pas assez pour apaiser notre faim. Quand pourrons nous manger normalement? Nous allons nous promener un peu partout afin d'essayer de nous procurer des vivres. Les Américains, eux, mangent dans un restaurant. Ils en ont certainement de trop.

Dehors il y a des cuves où ils viennent vider leurs restes. Je vois des prisonniers remplir leur gamelle aux cuves mais c'est très dur, et il y a trop d'étrangers.

Dimanche 15 avril, journée maussade. Il bruine et malgré cela nous partons et pouvons ramener un peu de provisions. Nous touchons 200gr de pain, 30gr de viande, 2 ou 3 pommes de terre, 7gr de margarine. Voilà pour manger toute une journée. Pas de sel, ni de sucre! Nos illusions sont bien tombées!!

Lundi 16 avril, il fait beau le matin et l'après-midi nous partons en ballade aux villages voisins où, pour du savon ou rien, on nous donne des pommes de terre et quelques oeufs. Etant donné que les villages sont très éloignés, nous sommes obligés de faire de nombreux kms et la fatigue est bien grande lorsque nous rentrons. Dans la région, il y a aussi des soldats Belges.

Hier nous leur avons donné rendez-vous à une heure donnée, mais nous ne les avons pas revus. Les soldats Belges se font remettre des denrées alimentaires sous la menace de leurs armes dans les fermes où ils pénètrent. Certains d'entre nous ont eu à manger de cette façon.

Les Belges font la police sur la route et arrêtent beaucoup d'anciens soldats Allemands qui se sont mis en civil et regagnent leur maison. Ils font aussi des patrouilles dans les bois et font de nombreux prisonniers. Ce sont des durs, car ils ont bien souffert sous l'occupation. Parmi eux il y a aussi d'anciens prisonniers.

Mardi 17 avril, une équipe qui logeait dans la même maison que nous, a découvert, sous un tas de graviers et de cailloux, une caisse de provisions contenant plus de 10kgs de sucre, 15kgs de lapin en conserve, margarine et fruits confits. Ils s'en sont emparé et ont tout mangé. Quelques jours après, le propriétaire de la maison est venu la réclamer, mais il n'a pas obtenu satisfaction.

Mercredi 18 avril, nous avons trouvé des pommes de terre. Nous les avons prises bien entendu! On en fait cuire des marmites pleines. Nous mangeons enfin à satiété. La réserve de viande que nous avons faite commence à s'épuiser.

Dimanche dernier, nous avons attrapé deux oies que nous avons mises en conserve dans des bocaux afin de pouvoir la conserver. La veille, nous avons mangé une poule. On ne peut quand même pas se laisser aller d'épuisement et il faut bien employer ces moyens là!

Jeudi 19 avril, des Américains "noirs" sont arrivés. Ils font évacuer les maisons. Les habitants n'ont le temps d'emporter que quelques couvertures et édredons.

Nous commençons à trouver le temps long et nous n'avons aucun renseignement. On ne sait pas à quoi s'en tenir. Certains ont pris la route. D'autres s'apprêtent à partir. Nous, nous sommes indécis. Nous pesons le "pour" et le "contre".

Nous avons bien fait de rester car dans la soirée, un officier Américain est arrivé et est chargé spécialement de s'occuper de nous. Il nous dit que samedi, deux camions seront mis à notre disposition pour nous conduire à LIEGE et que les jours suivants d'autres suivront. On doit former des groupes de 30 par camion. Ensuite tous les chefs de groupe tirent au sort l'ordre de départ. Nous avons de la chance car nous tirons le numéro 1. Cet après-midi, nous avons été à l'affût pour tenter de nous emparer d'un mouton, mais nous n'avons pas réussi.

Vendredi 20 avril, ce matin nous avons de nouveau un rendez vous fixé avec un Belge. Nous y allons, mais là, il n'y a personne. Peu de temps après nous voyons un convoi arriver. Ce sont les Belges qui s'en vont à 80kms d'ici.

Peu après nous avoir dépassés, une auto va s'emboutir dans un arbre en essayant d'éviter une moto. Il y a un Belge blessé. L'après midi, en nous promenant, nous avons découvert une cache de pommes de terre. Nous les avons rapportées. Si nous partons, elles seront pour ceux qui restent encore quelques jours.

Samedi 21 avril, nous nous sommes levés de bonne heure car le départ est fixé à 9h. J'ai fait cuire des pommes de terre que nous mangeons pour déjeuner. On se lave, on se rase et on prépare les bagages. On touche 2 pains pour 5.

Lorsque 9h arrive, il n'y a toujours rien! On commence à perdre espoir. A 10h30, on apprend que le camion va arriver car il n'y en a qu'un! On mange une tartine. A 11h le camion est là. Aussitôt, c'est une envolée vers lui! En un clin d'oeil tout le monde est dedans. Nous hissons nos couleurs avec le drapeau que j'avais confectionné. Nous partons en faisant signe "au revoir" à ceux qui restent. Peu de temps après, il faut descendre du camion pour le pousser, car il est obligé de passer par un mauvais chemin pour rejoindre la route, en effet, le pont est coupé.

Enfin, il arrive en haut de la côte et on remonte dedans. Par malchance, le temps qui était beau se met à la pluie. Tout le long de la route, ce ne sont qu'autos démolies, camions renversés, canons abandonnés.

Après avoir roulé un bon moment, on s'arrête au bout d'un village pour "casser la croûte". Là, les deux bohémiens qui conduisent nous disent que nous allons dans un camp près de WESLAR, en avant de FRANKFORT. Des Américains qui sont cantonnés là, nous donnent quelques paquets de

cigarettes. Nous touchons des conserves. Chacun a une boîte et demi de viande et haricots, et une boîte de biscuits.

Nous repartons. Des colonnes de camions nous dépassent car le notre véhicule, marchant au gazogène, ne va pas très vite. Puis, nous rencontrons des civils Russes, hommes et femmes soldats. Les camions se doublent à se toucher. Par moment, on a bien peur d'être accrochés. On traverse des villes où des tapis de bombes sont tombées. C'est une destruction complète.

On arrive dans un camp, c'est une caserne! On se croirait dans une foire ou sur un marché immense. C'est un camp de triage. Il y a des Russes, hommes, femmes, des civils Français, des transformés qui attendent là par milliers, ne touchant qu'une maigre nourriture. Mais pour nous, à peine arrivés, les Américains nous contrôlent afin de savoir s'il n'y a que des prisonniers parmi nous.

On nous emmène à la désinfection, soi-disant contre le typhus. Cela se fait avec de la poudre, puis on passe dans un autre camp où il y a encore de nombreux civils.

Enfin, nous montons dans un camion et nous voilà en route vers un nouveau camp. Nous y arrivons: c'est un ancien "stalag" de prisonniers Anglais. Là, on apprend qu'on va être mis par groupes de 25 afin d'avoir un "n°" d'ordre car on doit être rapatriés par avion!

Nous passons au bureau militaire où nous devons présenter nos papiers d'identité ainsi qu'une lettre de 1944. Cette lettre a pour but de donner une preuve de notre état de prisonnier à cette date, car des transformés essaient de s'infiltrer parmi nous.

On nous donne un numéro de départ. J'ai le 333. Nous passons ensuite nos couvertures, puis nos capotes et vestes à la désinfection. On nous emmène ensuite dans une baraque où nous avons une petite chambre de six. Nous sommes très bien installés. Nous allons à la soupe à 6h. La nourriture n'est peut être pas très abondante mais elle a l'avantage d'être excellente. Nous avons du café au lait comme boisson. Pour les départs, ce n'est pas terrible d'après les dires de ceux qui nous précèdent. Ils attendent depuis 8 jours. Cela traîne, car ces jours derniers, il n'y a pas eu d'avions. Ces avions arrivent de France chargés de munitions et de vivres et repartent avec des prisonniers!

Dimanche 22 avril parviennent au camp de nouveaux arrivants, soit par camions, soit à pieds. L'après-midi arrivent deux groupes de notre ko mais comme le camp est complet ils sont inscrits mais doivent partir à pieds pour loger dans un autre camp.

Chez nous, ce sont les anciennes sentinelles Allemandes qui, maintenant, ont été faits prisonniers et font à leur tour les corvées pour nous: épluchage des légumes, nettoyage du camp...etc. Il y a aussi un atelier de cordonnerie et également un tailleur. Ils ont bénéficié, ainsi

que le commandant du camp, d'un régime de faveur car à leur libération, les prisonniers Anglais ont dit n'avoir pas eu à se plaindre d'eux, et n'avoir subi aucun mauvais traitement.

Lundi 23 avril, des groupes sont prévenus de se tenir prêts à partir dans l'après-midi. Les groupes montent en camion afin de se rendre au terrain d'aviation. Le trajet dure une demi-heure. Un premier convoi d'une douzaine de camions s'ébranle. Une heure plus tard, ils sont de retour!

De nouveaux groupes sont invités à monter, car de nouveaux avions sont signalés, mais étant donné la distance, ces groupes arriveront trop tard. Les avions étant repartis à vides, les groupes reviennent vers le soir. Dans la soirée notre groupe est prévenu de se tenir prêt.

Mardi 24 avril, dès le petit matin, des groupes sont partis pour le terrain d'aviation. En revenant de déjeuner l'ordre de départ nous est donné. Il ne faut pas nous le répéter deux fois. Tout le monde est prêt. On se croirait avoir des ailes!!!

Nous arrivons sur le terrain vers 9h. Il fait beau. On se croirait en été. Nous nous installons par groupe sur l'herbe et regardons le ciel sans arrêt. L'attente nous semble longue. Vers midi quelques avions apparaissent et se posent, les uns après les autres. Y en aura t-il assez pour arriver à notre numéro de groupe?

On appelle les numéros de groupe jusqu'à 330. Nous sommes au-dessus. Ce n'est pas pour cette fois! Nous regardons les autres embarquer et les avions s'envoler un à un. Nous cassons la croûte sur le terrain. Nous nous demandons si nous n'allons pas retourner au camp. Les heures passent.

Vers 5h, un nouveau vol s'approche. Cette fois, c'est notre tour! Notre groupe est appelé.

Nous nous approchons de l'avion qui nous est désigné. C'est un bimoteur de transport. Les deux Américains qui pilotent nous font mettre en groupe pour nous prendre en photo puis nous embraquons. A l'intérieur de l'avion, de chaque côté, se trouve un banc, muni de ceintures auxquelles nous nous attachons pour le décollage.

Voici venu l'instant que nous avons attendu depuis de si longues années! Enfin REVOIR LA FRANCE et nos parents. Que s'est-il passé pour eux depuis juin 1944? Nous n'avons reçu aucune lettre depuis cette date. C'est à cela que nous pensons avant de partir. Combien d'entre nous ne retrouveront plus personne, après les lourds combats de la libération?

Les moteurs se mettent à gronder. C'est le démarrage. On roule sur la piste, puis on ne sent plus rien. Nous sommes en l'air. Il est 5 heures. L'avion prend de la hauteur et s'oriente "cap vers l'ouest". On est peut être à 200 ou 300 mètres, car on distingue, par les petits hublots placés le long de l'avion, les routes, les champs, les rivières.

L'avion balance un peu sur les ailes. Il tangue et par moment on croirait qu'il s'enfonce. C'est dû aux trous d'airs. Cela ne s'arrange pas, car petit à petit, beaucoup ont envie de vomir et s'en vont vers la queue de l'avion où une cuve est disposée à cet effet.

Mais voilà que je suis moi aussi pris de nausées. Je mets mon nez à un hublot où il y a une entrée d'air, et cela se calme. Pour tout le groupe nous ne serons que 4 ou 5 à n'avoir pas vomi.

Tout à coup, nous apercevons un assez large cours d'eau. Ce doit être le Rhin. Cette fois NOUS SOMMES EN FRANCE.

Le temps passe. Sept heures approchent quand nous apercevons une immensité de toits à perte de vue. Ce doit être PARIS. Nous allons atterrir car on nous donne l'ordre d'attacher nos ceintures. L'avion se met à perdre de la hauteur et se pose sur une piste, puis roule et s'arrête devant des installations aériennes. C'est "LE BOURGET".

Nous descendons avec nos bagages et disons au-revoir et merci aux pilotes. Nous formons un groupe et l'un de nous tient le drapeau Français que j'ai confectionné. Nous passons ensuite devant une compagnie qui nous présente les armes. Nous montons ensuite dans des camionnettes découvertes et nous prenons la route vers le cinéma GAUMONT.

Que vous dire de l'accueil des parisiens? Tout le long de la route, les trottoirs sont noirs de monde. Les gens crient et nous font des gestes d'amitié. Il faut dire que nous sommes 9.000 à être rentrés ce jour là par avion. Le cinéma qui contient 9.000 places est rempli. Il y a un endroit où on dépose ses bagages avec remise de ticket. Il y a également un bar où on peut manger et boire, des sanitaires qui nous permettent de nous raser et de nous laver. On prend ensuite place sur les sièges où, pour nous faire patienter, on nous fait passer un film "la Bataille d'Angleterre".

Le quai d'Orsay, où on doit se rendre pour les papiers, est bloqué et c'est la nuit. Après le film quelques prisonniers montent sur la scène pour chanter. Entre temps les dames de la Croix Rouge passent dans nos rangs. Celui qui veut envoyer un télégramme à sa famille peut le faire gratuitement. Nous pouvons leur annoncer que nous sommes rentrés en France. J'en envoie un. D'autres ne veulent pas, ils ont certainement leurs raisons!

Le 25 avril 1945 à 7h, nous embarquons pour le quai d'Orsay. Puis, c'est la visite du médecin, la radio, les papiers. Tout cela nous tient jusqu'à 11h. On demande notre destination et on nous donne un ticket de train. C'est l'instant de la séparation. Chacun doit se diriger vers sa gare de région. Pour moi, c'est la gare du nord.

Je dis "au revoir" à mon camarade Maurice qui repart vers sa Vendée natale où il compte retrouver sa femme (la Marie). Après toutes ces années passées ensemble, cela nous fait quelque chose de nous quitter. Mais c'est comme

ça! Chacun retourne vers les siens et ce n'est pas pour cela qu'on s'oubliera....!!!

Nous sommes transportés vers la gare du nord. Le train part mais ne va pas très vite. Ce n'est que le soir que j'arrive à BETHUNE après un arrêt à ARRAS et l'attente d'un autre train. Nous ne sommes que deux prisonniers à descendre et tout de suite. Je vois papa qui est venu à la gare m'attendre. Ce sont les retrouvailles. Il est venu en auto avec *IPACE* car un service a été organisé afin d'aller rechercher les prisonniers qui rentrent. Nous sortons de la gare. La place est noire de monde qui se déchaîne vers nous. Les questions pleuvent. De quelle région venez-vous? Avez-vous vu mon fils? Mon mari? Comment la libération s'est-elle passée? Quand vont-ils revenir?

A ces questions je réponds de mon mieux. Nous sommes ensuite accueillis à l'hôtel BERNARD. Puis nous prenons la route. Enfin je revois le clocher du village. Les cloches sonnent à toute volée. A chaque fois qu'un prisonnier rentrera elles sonneront pour annoncer son retour. Je crois que je suis le premier à rentrer sur 80. Nous sommes le 25 avril 1945.

A la maison, tous les voisins sont là. J'embrasse maman avec émotion. Elle pleure en me voyant rentrer si maigre. Je lui dis que ce n'est rien et que le principal c'est que je sois là. J'embrasse ensuite mes soeurs. Elles ont tellement changé que bientôt je n'allais pas les reconnaître. *Joseph* d'ERIN arrive aussi pour m'accueillir et mon frère *Adolphe* avec sa fiancée *Jeanine*.

Cette fin de mes mémoires a été écrite 40 ans après être rentré de captivité, d'après mes souvenirs pour que cela puisse être dactylographié par *Marie-Josée*, l'épouse de *Michel*.

J'ai mis des années à me réadapter à cause de problèmes de santé dus aux privations que nous avons eues. Je me suis marié et nos trois fils le sont à leur tour et leurs petites familles s'agrandissent tous les ans.

Comme conclusion, je forme le voeu que les peuples s'entendent, afin que nos enfants ne voient plus cela, car jusqu'à maintenant, nous n'avons pas été gâtés. Trois générations de ma famille ont connu la guerre. Un grand-père qui a fait la campagne d'Italie sous Napoléon III, mon père la grande guerre 1914-1918 et moi celle de 1939-1945.